

Identité des Sèmè. Le territoire de l'invisible dans la commune rurale d'Orodara (Burkina Faso)

AUTRICE
Anne FOURNIER

RÉSUMÉ

Les Sèmè, environ 20 000 personnes sur un territoire d'environ 400 km² dans le Kénédougou (ouest du Burkina Faso), vivent principalement d'agriculture et d'arboriculture. Ils font partie de « l'aire culturelle voltaïque » et restent très attachés au *Dwo* (un culte à masques) qui implique des représentations extrêmement précises des « génies de brousse » et le recours fréquent à la divination. L'étude de ces traditions dans l'agglomération d'Orodara a conduit à repérer plus de 150 lieux « sacrés » toujours en usage dans cette « commune rurale » de 23 000 habitants et ses alentours. Les aînés, d'abord réticents, ont ensuite participé activement à établir le document sous la pression des jeunes qui réclament de nouveaux modes de transmission du savoir. La communication pose la question de l'effet du changement de paradigme qu'implique la production de documents écrits et cartographiques. En effet, le « secret » et la discrétion autour du sacré sont des valeurs fortes dans les sociétés traditionnelles africaines.

MOTS CLÉS

génies des lieux, culte du *Dwo*, divination

ABSTRACT

The Sèmè, about 20,000 people in a territory of about 400 km² 6 villages in the Kénédougou region (western Burkina Faso), live mainly from agriculture and arboriculture. They belong to the "Voltaic cultural area" and are strongly attached to the *Dwo* (a cult involving masks), which is based on extremely precise representations of the "bush spirits" and on the regular use of divination. An ethnological survey of these traditions in the Orodara conurbation has revealed more than 150 "sacred" places still in use in and around this "rural commune" of 23,000 inhabitants. The elders, who were initially reluctant, then took an active part in contributing to the survey by drawing up the document under the pressure from young people who call for new ways of passing on knowledge. The communication raises the question of the effect of the paradigm shift implied by the production of written and cartographic documents. Secrecy and discretion around the sacred are indeed strong values in traditional African societies.

KEYWORDS

Genii locorum, *Dwo* cult, divination

L'obsolescence des religions autres que celles « du livre » (islam, christianisme et judaïsme) en Afrique de l'Ouest est bien souvent tenue comme évidente. Les approches actuelles du territoire négligent donc généralement sa dimension invisible, voire l'ignorent. En réalité, les cultes « traditionnels » restent très vivaces dans beaucoup de sociétés (Fournier & Devineau, 2021) et marquent toujours profondément celles qui sont considérées comme massivement islamisées ou christianisées (Masquelier, 2008) : une sphère « a-islamique » de renouveau est même en train d'y émerger (Kedzierska-Manzon, 2023). Du fait de l'importance du secret et d'une esthétique de la discrétion propre aux religions ancestrales, leurs lieux de culte se fondent littéralement dans le paysage naturel et le bâti, restant ainsi quasiment invisibles.

Des recherches ethnologiques commencées en 2009¹ à Orodara (Burkina Faso) et ses environs ont conduit à repérer et à cartographier plus de 150 « lieux sacrés » collectifs, chaque famille possédant en outre des sites personnels. Leur recensement, d'abord vu avec réticence par les responsables traditionnels, a ensuite été accompagné et documenté par eux alors que la culture du secret et de la discrétion est forte chez les sociétés de cette région. Si une telle documentation contribue à l'évidence pour l'ethnologue à affiner la compréhension des représentations locales, que représente-t-elle pour les responsables traditionnels ? Pourquoi leur attitude a-t-elle changé ?

Figure 1. Localisation des Sèmè au Burkina Faso

LA « BROUSSE », ESPACE DE L'ORIGINE QUI NOURRIT ET ENGENDRE LES HUMAINS

Les Sèmè, 23 356 habitants sur environ 400 km² autour de la ville d'Orodara (fig. 1), vivent dans un environnement naturel de savanes soudaniennes fortement modifiées par l'exploitation humaine. Ils pratiquent la culture de céréales et de tubercules, l'arboriculture ainsi qu'un peu d'élevage dans des exploitations familiales. Culturellement, ils appartiennent à l'ensemble dit « voltaïque » composé des



¹ En partenariat avec l'Association pour défendre et promouvoir la culture sèmè depuis 2017, structure locale ayant son siège à Orodara, reconnue par le ministère chargé de l'Administration.

sociétés de langue gur du Burkina Faso et des pays adjacents ainsi que de quelques autres. À Orodara, l'islamisation a commencé dans les années 1890 et la première mission catholique s'est implantée dans les années 1940. Dans les croyances traditionnelles toujours fortement enracinées, la « brousse » occupe une place centrale en tant qu'espace naturel à l'origine de tout et lié à l'invisible. Les Sèmè continuent de pratiquer l'initiation au *Dwo* : rites de passage d'adolescence masculins et féminins tous les trois ans², sortie de masques célébrant l'accession des hommes au dernier grade tous les 40 ans. Les représentations sèmè donnent une importance primordiale à des couples de génies de brousse censés engendrer les humains et associés à des lieux naturels (Fournier, 2016). L'existence de chaque personne dépend littéralement de ce couple protecteur. Celui-ci veille à ce qu'elle honore ses dettes sacrificielles auprès de nombreuses entités impliquées dans sa sauvegarde individuelle. La divination se place au centre de ce dispositif en tant qu'elle sert à identifier le lieu d'offrande et la victime qui conviennent (Fournier, 2018 ; 2021).

La cartographie révèle que plus de 150 sites sacrés parsèment le village et la brousse environnante dans un rayon de plus de 30 km (Fournier & Coulibaly, 2023). Certains sont sacrés à proprement parler – on y offre des sacrifices sanglants pour honorer une entité ou une autre – mais des éléments naturels (« collines », arbres, points d'eau, cuirasses...) bienfaisants ou dangereux sont aussi inclus en tant qu'importants repères pour la mémoire et l'imaginaire collectifs. La liste comporte, il va de soi, de nombreux « fétiches » protecteurs (guerre, aléas climatiques, sorcellerie, etc.). Une vingtaine d'autres lieux sont dédiés au culte du *Dwo* (fig. 2), le même nombre encore aux génies-pères des humains et plus de 70 à leurs génies-mères (fig. 3). Tous ces endroits sont salués dans l'ouverture des séances divinatoires, très fréquentes dans la vie quotidienne et rituelle.

Figure 2. Localisation des principaux sites de *Dwo* de quartier à Orodara

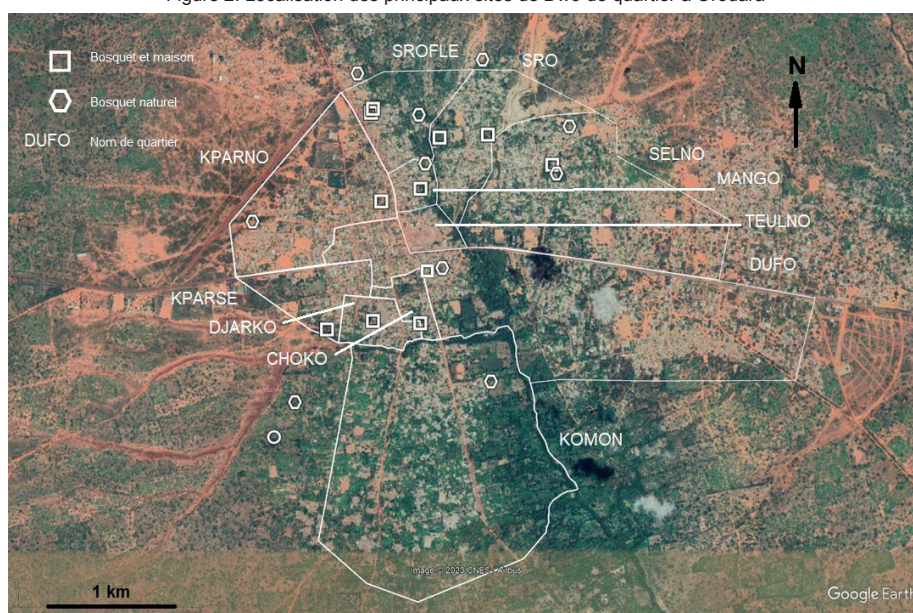
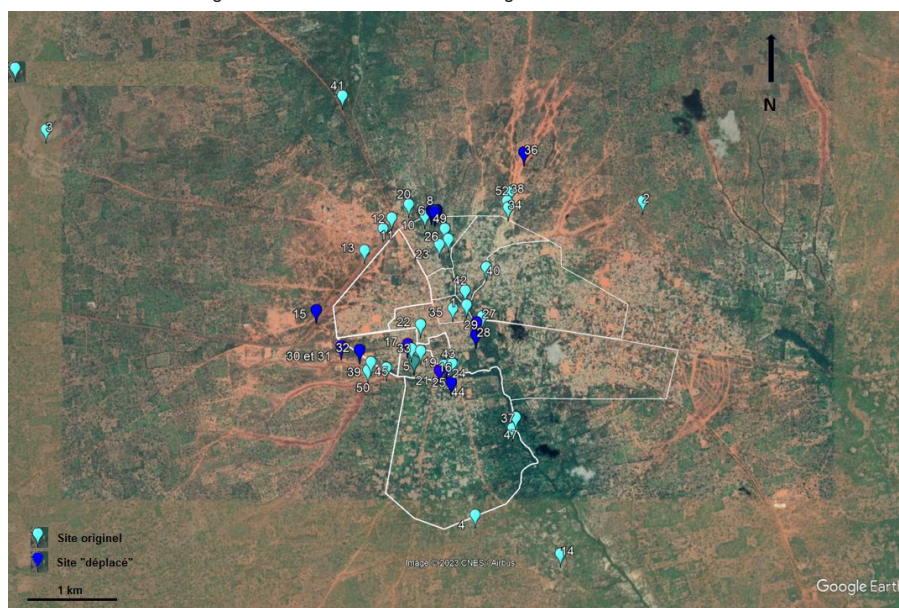


Figure 3. Localisation des Eaux de « génies-mères » à Orodara



2 En 2015 par exemple, plus d'un tiers des jeunes hommes et une proportion un peu plus élevée de jeunes femmes ont pris part aux cérémonies. Une bonne proportion des initiés de premier degré franchit également les étapes initiatiques suivantes.

Ce paysage de l'invisible n'est pas figé, il se remodèle au contraire en permanence. Une nouvelle puissance qui exige un culte se révèle de temps en temps à un humain par des signes (malheurs, rêves) qui seront validés par divination. Des sites peuvent aussi être momentanément ou définitivement abandonnés. Certains ont été déplacés pour faciliter l'acquittement des dettes rituelles (fig. 3, repères bleu foncé), comme après les déplacements forcés de villages à la fin du XIX^e siècle, période où Samory Touré tentait de soumettre brutalement les populations animistes de l'ouest de l'actuel Burkina Faso.

DE LA RÉTICENCE À L'ENGAGEMENT DES AÎNÉS AVEC LE CONCOURS DE LA JEUNESSE

La première attitude des « vieux de la tradition » est toujours de réserver un accueil poli mais prudent aux « étrangers » qui posent des questions (Sèmè citadins et ressortissants d'autres sociétés, Burkinabés compris). Ils gardent en mémoire de tristes histoires de trahison comme des vols de masques et n'oublient jamais que le premier devoir de l'initié au *Dwo* est de conserver les secrets dont il est dépositaire. L'ethnologue française a dû comme tout le monde donner des preuves de sa bonne foi, les mauvais souvenirs du colonisateur étant dans son cas en partie contrebalancés par les moyens culturels et matériels qu'on pouvait lui supposer. Finalement, la confiance s'est installée. Un élément décisif a été que l'assistant de recherche de l'ethnologue était forgeron (« caste » de spécialistes mystiques et médiateurs) et fortement engagé dans la tradition. Ayant fondé l'Association pour défendre et promouvoir la culture sèmè, il était lui-même en cours d'initiation. Les devins ont été les premiers à accepter que leur pratique soit filmée et étudiée (Fournier 2022). La salutation aux lieux sacrés qui ouvre chaque séance divinatoire invitait à commencer le recensement de ces lieux. Cependant, un système strict d'interdits structure et encadre les pratiques rituelles : on ne se rend sur certains lieux que pour les sacrifices ; parfois seuls les membres de la famille y sont admis. La correction exigeait de plus que les explications soient données par les responsables même. Deux personnalités parmi les plus importantes dans la tradition ont alors joué les intermédiaires pour identifier les responsables, les convaincre et faire lever des interdits.

Pour les traditionalistes, l'érosion culturelle est palpable ; un devin observe ainsi : « Moi je connais tous les lieux de tous les fétiches que je cite [au début de la séance], mais ce n'est pas le cas de tous les devins. Pendant son apprentissage, si l'élève cherche à connaître les lieux sacrés, le maître les lui montre, mais s'il n'est pas intéressé, le maître ne fait que lui enseigner [les méthodes de la divination]. Quand moi j'enseigne à quelqu'un, je lui montre tous les "fétiches" [lieux] à citer. Pour louer quelqu'un, il faut le connaître ».

Souvent, il subsistait des lacunes dans les explications données après les observations participantes des rites. Les aînés ont alors pris l'habitude de discuter entre eux des compléments à apporter et certainement aussi des limites à ne pas franchir dans les révélations. L'un d'entre eux affirme : « C'est une fierté pour nous de discuter sur ces questions ». Un autre adresse le commentaire suivant à l'assistant de recherche : « Je suis ravi de travailler avec vous, les questions que tu me poses m'amènent à réfléchir sur la coutume. On ne peut pas tout connaître, mais aujourd'hui, je peux dire que, grâce à toi, je discute avec les autres vieux et que nous abordons tous ces sujets quand nous sommes devant notre *Dwofo*³ ».

Les traditionalistes cherchent à protéger et affirmer leur « coutume » qu'ils sentent menacée et aspirent à la reconnaissance de sa valeur par le monde moderne. « Ce travail permet de faire sortir les Sèmè du trou » estime l'un d'entre eux ; « Aujourd'hui, grâce aux écrits et aux vidéos sur les Sèmè, nous sommes connus partout ».

Les publications démontrent la vitalité de leur culture et la valorisent tout en rendant perceptible aux autorités administratives un patrimoine jusque-là quasiment invisible. Pour les responsables de la coutume, sortir de leur réserve c'est donner une chance aux logiques locales d'être prises en considération dans les politiques publiques locales (lotissement, aménagement de voirie...). La cartographie est de plus un moyen concret de limiter l'érosion des mémoires : un devin explique : « Une année, j'avais trouvé le nom de la Colline de naissance d'une femme en divination [...] mais pour connaître son emplacement, il a fallu faire presque tout le tour d'Orodara ; si cela avait été écrit, il aurait suffi de regarder ».

Les sociétés de cette région ont une forte éthique de l'effort personnel et, sans que cela implique nécessairement un secret à garder, la transmission se fait traditionnellement au sein de groupes d'appartenance : genre, quartier, catégorie socioprofessionnelle. Or, les conditions de vie actuelles rendent ce mode d'enseignement moins efficace qu'autrefois. Les jeunes se plaignent des « amendes rituelles » (poulets sacrificiels) à offrir aux vieux pour recevoir leurs enseignements. La jeunesse réclame des formes de transmission plus modernes du savoir. Parents et grands-parents parfois illettrés vivent avec leur temps et ne sont pas insensibles aux demandes des jeunes de plus en plus éduqués. Un adage sèmè dit en effet : « L'enfant que tu as mis au monde est plus intelligent que toi ».

Les autorités traditionnelles et administratives ont demandé que les travaux (dont des articles de vulgarisation et vidéos largement accessibles en ligne) soient mis à la disposition des « projets », étudiants, chercheurs et élèves. Ils ont été déposés à la mairie, dans divers lieux publics et dans les lycées d'Orodara. L'engouement des jeunes pour ces travaux, dont certains sont pourtant relativement spécialisés, est grand : l'exemplaire du lycée a été volé. À n'en pas douter, l'approche de la cérémonie initiatique quarantenaire qui opère le renouveau social et spirituel de la société y est pour quelque chose : les jeunes se préparent pour le camp d'initiation. Une passation va avoir lieu entre les vieux partant « à la retraite » et les nouveaux initiés qui vont entrer dans les conseils du *Dwo*. Les rites permettant d'ajuster « la tradition » à son temps viennent de se tenir : de nouvelles dispositions peuvent alors être prises et des interdits levés ou adaptés.

CONCLUSION

Une résurgence du religieux sous diverses formes y compris « païennes » ne doit pas surprendre « dans une Afrique [...] chamboulée par des crises financières et des attentats terroristes », estiment divers auteurs (voir Kedzierska-Manzon, 2023 : 17). Au

3 Lieu de culte du *Dwo*.

Burkina Faso, la création de festivals⁴ consacrés aux masques, au chant, à la danse, à la lutte, à l'éloquence, etc., témoigne de la volonté de revitaliser les traditions bien au-delà du religieux. Dans ce pays soumis depuis des décennies au « rouleau compresseur » de la modernité puis au banditisme généralisé et au terrorisme islamiste, la revendication identitaire des sociétés traditionnelles n'est pas nouvelle (voir par exemple Sanou, 2010) ; elle se poursuit et s'intensifie sans doute. C'est dans ce contexte que de nouvelles formes d'apprentissage de la culture prennent place, qui passent par la connaissance du territoire.

On peut toutefois se demander ce qu'à terme pourra produire une telle « démocratisation » du savoir, conforme à ce que prône si vigoureusement le monde moderne. Un fondement culturel africain essentiel, celui de la discrétion et du secret, ne s'en trouve-t-il pas menacé ? Ne risque-t-on pas d'assister peu à peu à la relégation de tout ce qui concerne le sacré au rang de simple curiosité folklorique ? N'est-on pas en train de faire un premier pas vers une transformation des lieux de culte en simples objets marchands vidés de toute signification (voir à ce sujet l'excellente réflexion de Marc Coulibaly, 2014) ? L'avenir le dira, mais aujourd'hui les jeunes Sèmè restent très attachés à leur patrimoine culturel et religieux et les aînés demandent avec insistance à l'autrice de ces lignes et à son assistant de ne pas « mettre leur nudité au-dehors », c'est-à-dire de ne pas les trahir.

RÉFÉRENCES

- Coulibaly M., 2014, *Des masques culturels au masque muséifié : leurs usages et représentations*, Binche, Musée international du carnaval et du masque.
- Fournier A., 2016, « Setting up the First Components of the Person and its Anchoring to the Territory Among the Seme of Burkina Faso: Services Rendered by Ecosystems? », *Environmental Skeptics and Critics*, 5(3), p. 37-56 [[iaees.org/publications/journals/environsc/articles/2016-5\(3\)/2016-5\(3\).asp](https://iaees.org/publications/journals/environsc/articles/2016-5(3)/2016-5(3).asp)].
- Fournier A., 2018, « Divination with Plants in West Africa », *Journal of Ethnobiology*, 38(4), p. 550-567.
- Fournier A., 2021, « Seme Divination in Burkina Faso. 1. The Diviner's Work on the Stone [journals.openedition.org/anthrovision/8287], 2. The Quest and Debate in the Invisible World » [journals.openedition.org/anthrovision/8453], *Anthrovision*, 9(1).
- Fournier A., 2022, *Initiation d'un devin chez les Sèmè du Burkina Faso*, Dossier [canal-u.tv/chaines/ird/initiation-d-un-devin-chez-les-seme-du-burkina-faso].
- Fournier A., Coulibaly H., 2023, *Le paysage de l'invisible à Orodara (Burkina Faso). Recensement des sites sacrés*, Bobo-Dioulasso, Baya Presse [shs.hal.science/halshs-04115282/document].
- Fournier A., Devineau C., 2021, « Entre ancêtres et génies. L'accommodement des genres dans l'initiation aux Do bwaba et sèmè du Burkina Faso », *L'Homme*, p. 239-240.
- Kedzierska-Manzon A., 2023, *Corps rituels. La fabrique du religieux en pays mandingue (Mali, Guinée, Côte d'Ivoire)*, Paris, éd. de la MSH.
- Masquelier A., 2008, « When Spirits Start Veiling: The Case of the Veiled She-Devil in a Muslim Town of Niger », *Africa Today*, 54(3), p. 39-64.
- Sanou A., 2010, « La révolte des autochtones bobo contre les autorités municipales », in M. Hilgers & J. Mazzochetti (dir.), *Révoltes dans une démocratie autoritaire : le cas du Burkina Faso*, Paris, Karthala, p. 119-132.

L'AUTRICE

Anne Fournier
MNHN – PALOC
anne.fournier@ird.fr

4 [consulatburkinaparis.org/les-festivals-au-burkina-faso].